

Sous la direction
d'Alain Lallemand

L'Anvers du diamant

Racine

INTRODUCTION

Il n'a pas explosé. Pas encore. Sur la meule, le diamant s'échauffe mais résiste. Le futur joyau ne s'immobilise que quelques secondes sur la partie extérieure du touret de fer, la plus décapante, avant d'être relevé et passé à la loupe. Puis le tailleur repose la face du diamant sur le touret. Encore et encore. Fixée sur un « tang », un outil de bois et de métal dont elle ne peut s'échapper, la pierre demeurera ainsi immobile mais au supplice, face contre meule, jusqu'à perdre 50 à 70 % de son poids.

C'est ainsi que, loin des vitrines et de la soie des écrins, dans les ateliers des tailleries anversoises, un ouvrier artisan fait naître l'éclat du diamant : par petites touches successives de quelques secondes. Il pose le diamant, le relève, le scrute, le repose. Tout cela dans le hurlement du touret, un hurlement strident et soudain qui ne s'essouffle jamais totalement. À Anvers, capitale mondiale du diamant, les ouvriers flamands ne taillent que le meilleur du diamant, c'est bien connu. Mais ils taillent à la chaîne, humblement, pour un salaire qui ne représente qu'une fraction du prix de chaque gemme taillée. Dans ces ateliers, la paie est désormais moindre que dans l'automobile ou la pétrochimie. Et on s'y mesure aujourd'hui, coude à coude, avec les centaines de milliers de tailleurs indiens et chinois qui, à Surat ou à Hong Kong, tentent de rafler la plus grande part possible de marché. Anvers, inévitablement, perd ce bras de fer planétaire : sans un bruit, sans grand écho dans la presse, les écoles de taille se vident. Il est probable que les

dernières tailleries flamandes ferment leurs portes dans les deux prochaines décennies. Un feu s'éteint, un joyau est en danger.

*

Surtout, pas d'alarmisme économique, ce n'est pas le propos de ce livre. Le kaléidoscope de nos bijouteries ne doit pas nous tromper, pas plus que les statistiques du commerce extérieur : l'économie belge ne dépend pas de la survie du diamant anversoïse. L'industrie et le négoce diamantaires belges représentent au grand maximum 8 000 emplois directs, 26 000 emplois indirects, une plus-value annuelle d'un milliard et demi d'euros, pas moins. Mais pas davantage non plus. Si le négoce vaut d'être sauvé, si la Belgique et la Flandre doivent se battre pour conserver sur notre sol quatre des vingt-huit bourses diamantaires existant de par le monde, l'industrie de la taille, elle, est en grande partie vouée à la délocalisation. Tenter de l'empêcher par des incitants fiscaux ou une immunité judiciaire reviendrait à saper l'état de droit et à perdre notre âme.

Par contre, il est urgent de relever que le déclin d'Anvers entre dans une phase critique : faute d'étudiants, d'apprentis, de relève ouvrière, un savoir-faire traditionnel, un tour de main sont menacés. Alors que de nouvelles méthodes de taille de haute technologie sont mises au point à Anvers, les anciens ateliers sont condamnés. Il en va de même du négoce à l'ancienne : hier prestigieuses, les salles de bourses diamantaires se vident. Mais au même moment, Anvers envisage la digitalisation des cours diamantaires, ce qui placerait le Meir dans une position comparable à Wall Street et ferait de l'Escaut l'« Hudson river » du diamant boursier.

En d'autres termes, une page se tourne, un monde se disloque mais pour en recréer un autre. Pour le pire et le meilleur. Et telle est la finalité réelle de ce livre : prendre acte de cette mue et explorer un patrimoine voué à disparaître, même s'il est assuré de renaître sous d'autres formes. L'alchimie du diamant, son commerce, son éclat passent par des étapes

laborieuses que nous connaissons mal. Le diamant naît en Afrique ou en Sibérie, dans la boue et le sang: cela se sait. Paradoxe de la globalisation, nous sommes parfois mieux renseignés sur ces lointains que sur l'incroyable expertise développée à Anvers, au plus près de nous. Pourtant, dès que le diamant brut arrive sur les rives de l'Escaut, il devient le centre de gravité d'un nombre exceptionnel de compétences et de savoir-faire dont nous ne soupçonnons pas l'existence : experts économiques et douaniers, courtiers et tailleurs, banquiers et sertisseurs, sans oublier – mais oui – policiers et magistrats dont la connaissance du diamant devra être d'autant plus rigoureuse que l'intérêt criminel pour ces gemmes n'a jamais faibli. Cela aussi doit être écrit.

*

Mais avant ce voyage, un mot des auteurs. Il en va du journalisme comme du diamant: les enquêtes bien taillées, éclatantes, s'obtiennent elles aussi par petites touches, avec précaution, avec métier et parfois un peu de chance. À cet égard, l'ouvrage que vous tenez en main est très particulier.

Il est aujourd'hui à peu près impossible de réaliser une enquête dans le secteur diamantaire tant ces professionnels se méfient de l'agora et s'ingénient à mettre des barrières entre leurs officines et l'opinion publique. Le journaliste qui tente de les approcher doit tenir compte des impératifs de discrétion et de sécurité puis gagner leur confiance, comprendre pas à pas les spécificités et complexités du métier, enfin – et ce n'est pas la moindre des choses – désarmer l'évidente mauvaise volonté de certains, déjouer la désinformation des autres. Le diamant est un terrain miné où il faut oser parler passion et possession, amour propre et argent sale.

Pour forcer les portes diamantaires, il faut à la fois une vraie détermination et une force de frappe journalistique mais aussi l'innocence du regard et une capacité d'émerveillement qui ne tourne pas à la fascination. Ceci n'a été possible que par l'enrôlement de vingt jeunes reporters, tous inscrits en 2^e Master de

l'École de Journalisme de Louvain (UCL) : ils sont les véritables auteurs de ce livre. Sous ma direction, ils ont accepté de consacrer à ce dossier leur dernière année d'études, chacun assumant un volet spécifique d'enquête et son écriture. Ils y ont mis toute la détermination et l'irrévérence requises, avant de plonger avec surprise dans un monde qu'ils ne pouvaient soupçonner. Puis ils ont restitué cette expérience avec un impératif spécifique : ne pas se borner à aligner froidement les faits mais oser prendre le lecteur par la main, et raconter l'histoire. C'est cet émerveillement lucide que je vous invite à partager.

Alain Lallemand

Chapitre I UNE LÉGÈRE PARANOÏA

Quelques mètres à peine, une simple rue la sépare de la gare. Placée de l'autre côté de la voirie, parfaitement fondue dans le décor anversoïse, elle veille patiente et silencieuse sur les vitrines brillantes. Rien ne lui échappe. L'œil ouvert jour et nuit, elle ne connaît pas le sommeil. Et si la ville s'est aujourd'hui habituée à sa présence, elle inspirerait même un certain sentiment de confiance. Elle dégage une force rassurante.

Vissée au haut d'un feu de signalisation, cette caméra n'est pas isolée dans sa délicate mission d'auxiliaire de police. Elles sont ainsi des centaines, partout dans la ville, tantôt en évidence sur les façades des maisons, tantôt plus discrètes sous les auvents des bijouteries. Elles sont si nombreuses qu'elles rappelleraient à un amnésique tous les détails de sa promenade, aussi longue qu'elle soit. Ces caméras sont là pour nous rappeler qu'Anvers-la-brillante n'attire pas que les gros portefeuilles. Le quartier diamantaire, ce ne sont peut-être que trois cents mètres de piétonnier étalés sur trois courtes ruelles qui se succèdent : Rijnstraat, Hoverniersstraat et Schupstraat. Mais ce sont trois cents mètres dans lesquels transitent plus de 80 % des diamants bruts négociés dans le monde. Trois cents mètres qui abritent 1 700 à 1 800 sociétés diamantaires. C'est ici que se sont établies quatre des vingt-huit bourses de diamant que compte la planète, dont la seule bourse au monde à ne traiter que le diamant brut.

Dans ces conditions, la capitale mondiale du diamant est au voleur ce que le fromage est à la souris : l'objet de toutes

les convoitises, qu'importent les risques. Et pour énumérer les nombreux casses que la ville a abrités, mieux vaut compter sur un mille-pattes que sur les cinq doigts d'une main : braquages de bourses, cambriolages de bijouteries, prises d'otages de courtiers et sertisseurs, etc. C'est pour déjouer ces projets que l'œil de la caméra est omniprésent. Efficace, discret, il rapporte dans la seconde le moindre geste suspect à la police.

Pelikaanstraat. Sur le trottoir surplombé par les rails du train, un homme marche lentement. Très lentement. Il s'est enveloppé d'un long manteau noir dont les extrémités touchent presque le trottoir. On peut à peine discerner ses traits, dissimulés entre un large chapeau noir, une grande barbe grise et touffue, une petite paire de lunettes et de longues papillotes qui achèvent le net encadrement de son visage. Son regard, curieux mais craintif, se pose sur chaque vitrine qu'il croise. Le vieux juif est distant. Il est comme sur ses gardes, alors qu'il lâche quelques mots dans un néerlandais parfait, hormis l'accent. « Il y a tant de mauvaises personnes ici... Des voleurs ! » Il se tient debout sur le trottoir quand il lève son gros index, qu'il pointe sur cinq bijouteries, l'une après l'autre. « Il y a eu un casse dans celle-ci. Là aussi ! Et celle-là, là-bas, a été volée deux fois ! »

Ici les vols sont monnaie courante et notre homme n'est jamais totalement à l'aise. Voilà quelques années pourtant qu'il ne travaille plus dans sa bijouterie : il est aujourd'hui pensionné. Mais rien à faire, il se fait témoin malgré lui du niveau de méfiance qui règne dans ces rues du diamant. Le vieil homme déteste s'attarder sur ce sujet qui lui a valu tant d'histoires et de craintes, ses souvenirs sont encore trop frais. Et déjà il a repris sa route, les bras croisés derrière le dos, le pas lent et l'œil aux aguets.

Arrivé dans la Vestingstraat, il ne nous reste plus qu'une cinquantaine de mètres avant d'entrer dans la Rijfstraat, la rue qui forme avec deux autres artères grises – Hoveniersstraat et Schupstraat – le centre névralgique du diamant anversoïse. Et là, pas de doute : croire avoir fait le tour du quartier

diamantaire en se baladant au gré des seules bijouteries qui ponctuent le cœur d'Anvers, c'est quitter le Manneken-Pis en pensant avoir vu l'Atomium. L'essentiel de l'activité des diamantaires se concentre dans ces trois petites rues, nulle part ailleurs. Ici, plus question de laisser aux seules caméras le plein pouvoir qu'elles exercent en périphérie. Nous n'en sommes plus aux petits commerces privés. C'est de la Beurs voor Diamanthatel qu'il est question maintenant, ou encore de l'Antwerp World Diamond Centre (AWDC), le représentant officiel du secteur du diamant à Anvers. Nous entrons dans le vif éclat du diamant, dans son commerce à un échelon supérieur puisque c'est ici que transitent les pierres du monde entier. Les trois rues ont tout d'un microcosme, d'une fourmilière où s'activent des hommes d'affaires de toutes frontières. Juifs, Russes, Indiens, Libanais... Le gratin des spécialistes du diamant se retrouve dans ces trois petites artères, où seuls roulent des convois blindés et, exceptionnellement, de rares voitures aux vitres teintées. Car, sécurité oblige, ces trois rues sont réservées aux piétons.

Ces trois rues forment une esse; il n'existe donc que deux entrées, toutes deux solidement verrouillées. Côté Schupstraat, la police s'est créé une petite niche, qu'elle surnomme « le mirador ». Un agent, installé derrière un petit tableau de commandes, y contrôle les entrées et les sorties des voitures. Une pression sur un bouton, les plots qui barrent l'entrée s'enfoncent silencieusement dans le sol, et la voie est libre... pendant quelques secondes.

Les consignes sont strictes, le moindre geste de travers ne peut être ignoré. La preuve : cinq minutes passées un appareil photo à la main suffisent pour que le policier quitte son mirador, calmement, les mains derrière le dos et les sourcils froncés. L'agent, impassible, se livre sans délai à un épiluchage rapide et minutieux des papiers d'identité et enchaîne une première volée de questions jusqu'à ce que, toujours pas convaincu, il saisisse son téléphone sans desserrer les dents. À l'autre bout du fil, rien de moins que le responsable de la sécurité publique

du secteur. En réalité, le commissaire Willemsens n'est pas bien loin. Un petit bureau de police a été spécialement détaché au centre du quartier diamantaire, juste à côté de la Beurs voor Diamanthandel. Arrivé sur place, le commissaire est plutôt souriant, et même conciliant, dès lors qu'aucune menace ne se présente. Il justifie ces mesures de prévention musclées et déjà le visage de l'agent du « mirador » se détend. « Il y a ici une immense concentration de valeur pour un tout petit secteur », pointe le commissaire. « Les organisations criminelles investissent donc plus de temps, de matériel, de moyens. Elles sont beaucoup plus dangereuses. On ne peut rien laisser au hasard. »

De retour dans le petit avant-poste de police réservé à son équipe, le commissaire Willemsens est chez lui. Jeune, discret, même un peu timide, il aime son métier et surtout ce rôle sensible de maintien de la sécurité dans les trois rues du quartier. Il insiste, c'est d'abord un travail d'équipe. « Surveiller le trafic ou déjouer les intentions criminelles, cela ne peut se limiter à implanter des caméras à tous les coins de rue. La sécurité s'obtient avant tout grâce aux informations que l'on reçoit ou que l'on trouve. » Déterminé, le commissaire a maintenant les poings vissés sur la table. « Nous avons des informateurs de tous types. Si Anvers est le plus grand centre diamantaire au monde, il y a beaucoup d'autres centres diamantaires avec lesquels nous sommes en contact pour améliorer notre système de sécurité ou échanger des informations. »

Willemsens semble discuter avec nous, sans trop d'appréhension, de sa mission de gardien du diamant. Mais en réalité il n'en dessine que les contours. Il élude habilement ces questions dont les réponses risqueraient d'aider le voleur dans sa quête de pierres rares. Il préfère revenir sur le rôle de son équipe, sans dévoiler le nombre d'agents dont il dispose. « En cas de problème sérieux, notre équipe ne suffit pas. Nous agissons alors avec les équipes d'intervention de la ville, et même la police fédérale de la Gare centrale peut être appelée en renfort. »

Bien compris : devant le bureau de police principal, Oudaan n° 5, se trouve toute une théorie de combis prêts à fondre sur le quartier en cas de problème. Car la police n'a pas seulement à s'inquiéter des centaines de piétons qui circulent dans ce mini-monde du diamant : des fourgons blindés acheminent ici les pierres par kilos voire dizaines de kilos. « Les fourgons sont une cible privilégiée. Nous devons donc redoubler de vigilance et affiner les contrôles. Ensuite, il y a pas mal de personnalités qui viennent ici en visite, on doit toujours assurer leur sécurité pour éviter les problèmes. »

Le commissaire, intarissable, marque bientôt les limites de son territoire : « Nous n'agissons que dans la rue. Une fois franchi le seuil d'un bâtiment, c'est le secteur privé qui est responsable. »

La police dans la rue et des vigiles privés dans les bâtiments privés ? Ce serait trop simple. Calmement, le commissaire s'extrait de son bureau, entrouvre la porte qui donne sur la petite rue centrale du quartier puis pointe du doigt un bâtiment sur la droite : recouvert de grandes vitres réfléchissantes, il se hisse vers le ciel, sur plusieurs étages. Au sommet, quatre grands drapeaux flottent dans le vent. C'est l'Antwerp World Diamond Centre (AWDC), l'organisation privée qui fait office de « coupole », d'organe de coordination pour tout le secteur diamantaire – nous y reviendrons régulièrement dans ce livre, jusqu'aux dernières pages. « Même si notre rôle de surveillance s'arrête aux portes de chaque bâtiment », continue le commissaire en marchant vers le haut bâtiment, « nous travaillons continuellement avec le secteur privé pour améliorer sans cesse la sécurité. On ne peut oublier que si la rue est *safe*, les bâtiments le sont un peu plus. Et vice versa. »

Derrière l'une des vitres de l'imposant AWDC, un petit homme à la moustache finement taillée ne perd pas une seconde de l'activité qui rythme la vie du quartier. Lui aussi est au faite de l'actualité du diamant. Dans son bureau parsemé de plantes vertes, deux talkies-walkies rechargent leurs batteries sur une table basse. Juste derrière, une petite pancarte blanche porte

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|-------------------------------|-----|
| Introduction | 5 |
| I Une légère paranoïa | 9 |
| II L'entrée en bourse | 23 |
| III Les mains du miracle | 53 |
| IV Les tribus du diamant | 79 |
| V La bonne fortune d'Anvers | 119 |
| VI La part d'ombre et de sang | 135 |
| Glossaire | 153 |
| Les auteurs | 155 |
| Remerciements | 157 |